

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 52

Artikel: Causerie
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois :	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conte*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.**PRIX DES ANNONCES :**

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Etranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Causerie.

Quelques jours encore et nous voilà arrivés à la fin de l'année.

Aux arbres lumineux de Noël vont succéder les bruyantes fêtes du jour de l'an, avec toutes leurs mascarades, « sauteries, nöpces et festins ».

Les bazars, les plus petits magasins même, ont déjà sorti de leurs cartons les dernières nouveautés.

Partout l'on décore, l'on enrichit : ici, c'est un étalage magnifique de pantins multicolores, de poupees attifées comme des reines, et dont les yeux de porcelaine vont faire tourner bien des petites têtes; là, c'est une variété infinie de joujoux; plus loin, ce sont de brillants cachemires, des toilettes, des costumes superbes qui feront sans doute de profondes saignées à la bourse de plus d'un mari; plus loin, de riches in-quarto exposent leurs couvertures resplendissantes et leurs tranches dorées; plus loin encore, les produits raffinés de la pâtisserie, entourés d'alléchants *découverts*; puis la vitrine d'un charcutier, offrant à nos yeux ses pâtés couleur d'or, ses jambons enguirlandés de verdure. Et combien d'autres!

Que voulez-vous! l'habitude des étrennes s'est si bien enracinée dans nos mœurs, qu'on se croit obligé de prouver, ne serait-ce que par un petit rien, que l'on a de l'attachement pour telle personne, et il faut bien cependant que ce petit rien marque, dans la monotonie de cette vie, quelque date, quelque bonheur passager.

Et que diraient les bébés s'il en était autrement! Les voyez-vous se réjouir à la pensée des cadeaux et des surprises que réserve cette semaine si longtemps désirée, et seraient-ils heureux d'entendre ce que préparent pour eux le papa, la maman, dans le silence solennel de leurs conciliabules secrets!

Pour l'un, ce sera un beau pantin qui sera bientôt abandonné dès qu'on lui aura fait subir l'amputation d'un membre ou que la ficelle qui le fait mouvoir se sera brisée sous le coup de trop brusques tiraillements; ce sera, pour un autre, la poupee *papa-mama* qui sera à son tour délaissée, parce qu'on a voulu *voir dedans*, et qui ne dit maintenant

plus le mot. Ce sera le bataillon de soldats dont l'effectif se verra bientôt décimé par suite de nombreuses batailles. Ce sera enfin les livres d'images dont on ne se souciera plus lorsque plusieurs feuillets s'en seront détachés. Et les assourdisants tambours, les tumultueuses trompettes, les fusils, les sabres de bois, etc., etc.

Tout s'use, tout passe; les étrennes, comme tant d'autres choses, n'ont qu'un temps.

Je voulais dire deux mots des cadeaux qui se font entre grandes personnes; mais c'est une question tellement délicate, épingleuse, que je n'ose franchement pas l'aborder.

Les étrennes à faire à sa chère moitié seront, ce me semble, plus faciles à choisir. Les cadeaux de prix ne sont pas toujours ceux qui font le plus plaisir; il faut, le plus souvent, quelque chose qui amène la joie dans les yeux, le sourire sur les lèvres, qui provoque une surprise, de l'étonnement.

Du reste, Messieurs, ne vous tourmentez pas trop à ce sujet, car votre épouse sait d'avance ce qu'elle aura pour ses étrennes. Ce que femme veut, Dieu le veut. Dans un de vos entretiens familiers, n'a-t-elle pas glissé incidemment quelque phrase comme celle-ci:

« Oh ! si tu savais quels beaux cachemires j'ai vu chez M. X. en venant du marché! » Oubien: « Quels magnifiques bracelets dans la vitrine de M. un tel! »

Et bien! vous voilà fixés, chers maris! Il ne vous reste plus qu'à vous exécuter.

Maintenant, permettez-moi, je vous prie, une petite digression.

Vous connaissez Henry Mürger, l'aimable écrivain, le charmant observateur des joyeuses misères, le romancier naïf des jeunes amours, tout rempli de caprices, de fantaisies et d'étonnements! Vous avez sans doute lu la *Chanson de Musette* et ces pages charmantes qui ont pour titre « Scènes de la vie de Bohème »?

Mürger l'avait connue de bonne heure cette situation misérable qu'il appelle la vie de Bohème; elle s'était emparée de toute sa jeunesse et il avait fini par l'accepter avec une résignation mélancolique et moqueuse. Il y a quelque

chose du rire sardonique dans le récit enjoué qu'il fait de ses misères; on y sent des larmes retenues et des sanglots étouffés. Il mourut, âgé de vingt-huit ans à peine, et, comme le poète Gilbert à l'hôpital!

Mürger avait une cousine qu'il aimait beaucoup; elle portait le joli nom d'Angèle. — A l'approche d'un jour de l'an, il songeait aux étrennes qu'il pourrait bien lui faire; malheureusement sa bourse se trouvait, comme d'habitude, à sec. Que faire?

Il remplaça les étrennes par les jolis vers suivants :

A MA COUSINE ANGÈLE
(Etrennes.)

Nous avons tous les deux laissé derrière nous
Une époque où la vie est bien bonne et bien belle;
Je m'en souviens encore, vous en souvenez-vous
De notre enfance heureuse? — ô ma cousine Angèle?
Ils sont bien loin ces jours, et déjà bien des fois
Les ans nous ont touchés en passant de leur aile;
Et notre gaité blonde aux grands éclats de voix
Hélas! s'est envolée, — ô ma cousine Angèle!

Ecoliers turbulents de la classe échappés,
Pour danser en chantant l'antique ritournelle:
« Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés, »
Nous n'irons plus au bois, — ô ma cousine Angèle!
Plus heureuse que moi, vous n'avez pas quitté
Le foyer de famille, et la voix maternelle
Conserve à votre cœur la sainte piété
Qui n'est plus dans le mien, — ô ma cousine Angèle!
Vous avez le travail pour compagnon le jour,
La nuit un ange blanc vous couvre de son aile,
Et des songes bénis descendent tour à tour
Du ciel à votre lit, — ô ma cousine Angèle!
Votre parole est douce ainsi que votre nom;
L'esprit de la bonté dans vos yeux se révèle,
Et vos seize ans fleuris embaumant la maison
D'un parfum de jeunesse, — ô ma cousine Angèle!

Autrefois, quand venait le jour de l'an nouveau,
Selon le contenu de ma pauvre escarcelle
J'arrivais tout joyeux vous offrir mon cadeau,
Qui ne coûtait pas cher, — ô ma cousine Angèle!
Mais depuis ce temps-là, le diable, comme on dit,
S'est logé dans ma bourse, et vainement j'appelle
Plutus, l'avengeur dieu, que je crois sourd aussi,
Car il ne m'entend pas, — ô ma cousine Angèle!
Donc, vous n'aurez de moi nul présent aujourd'hui,
Ni Reepsack éclatant, ni riche bagatelle,
Ni bijou ciselé par quelque Collini,
Et ni bonsbons sucrés, — ô ma cousine Angèle!
Vous n'aurez rien de moi qu'un serrement de main,
Ou qu'un baiser au front, étrenne fraternelle,
Et puis ces pauvres vers que, ce soir ou demain,
Vous oublierez sans doute, — ô ma cousine Angèle!

Terminons maintenant par une petite histoire.

Deux jeunes mariés avaient une vieille

tante très riche, et pour laquelle ils avaient les plus petites attentions. Le mari étant le parent le plus rapproché, recueillerait plus tard cet héritage. En attendant, la tante vivait toujours, puis elle pouvait disposer et il fallait toujours lui tenir les pieds au chaud.

Quelques jours avant le nouvel-an, nos deux époux se concertèrent sur le choix des étrennes à faire à la tante; le mari voulait qu'on lui donnât une tourte, la femme six cuillers en argent. De là, discussion.

— Il nous faut lui donner des cuillers en argent, disait la femme, car la tourte, une fois mangée... plus rien ! tandis que les cuillers, la tante les conservera, et puis après.... elles nous reviendront : nous n'aurons rien perdu !

Devant cette philosophie de sa femme, le mari n'eut qu'à s'incliner. G. T.

Contes de Bretagne*.

Ce titre sourit tout de suite et fera sans doute entrer chez nos libraires bon nombre de ceux qui s'arrêtent devant leurs vitrines, où les publications de fin d'année rivalisent de titres alléchants et de coquettes couvertures. Comment voulez-vous que les *Contes de Bretagne* de M^e Georges Renard, illustrés par M^e Berthe Gay, n'aient pas du succès, quand deux personnes aussi qualifiées s'en mêlent : la première avec sa plume alerte, spirituelle et si gentiment enjouée, la seconde avec ses mignonnes vignettes.

En effet, nous avons lu cet ouvrage avec infiniment de plaisir. Ah ! c'est que, vous savez, l'auteur de : *Institutrice*, possède ce talent rare de piquer votre attention, votre curiosité dès le début, et de vous conduire à la fin du volume sans vous en apercevoir, sans longueurs, sans rencontrer de ces pages qu'on a hâte de tourner : tout vous intéresse. Le récit est toujours piquant, plein de vie et de mouvement, tout y est donné avec une gaieté d'allures, un entraînement des plus captivants.

Madame Renard excelle dans la description ; nous avons vraiment admiré le tableau qu'elle nous fait des ruines du *Château de Coëtrec*. Et *Vieille maison*, comme on lit ces pages avec avidité et comme on a hâte d'en connaître le mystérieux dénouement ! Et *Mariés par la mer*, quelle délicieuse nouvelle ! Et le *Secret*, ce conte si émouvant ; et le *Miracle de Saint-Guinec* ; et tout le reste enfin, car il faudrait tout citer.

Mais ne déflorons pas ces délicieux récits par des appréciations incomplètes ; bornons-nous à dire à nos lecteurs : « Voulez-vous passer quelques heures vraiment agréables, lisez les *Contes de Bretagne*, qui, ainsi que le dit un de nos confrères, peuvent être lus par chacun

et méritent de l'être ; voulez-vous procurer le même plaisir à des parents ou à des amis, offrez-les leur comme étrennes. Tenez, bien que nous n'en ayons pas demandé la permission, nous allons vous mettre l'eau à la bouche en détachant quelques pages du conte intitulé : *Le Curé de Sanlaville*. Il s'agit ici d'un Parisien, homme de lettres, vivement désireux de jouir d'un petit séjour de campagne. Bientôt il trouve ce qu'il cherchait en un petit village de Bretagne, et s'installe dans la demeure d'un curé retraité, mort récemment, où une vieille servante, dame Ursule, fidèle gardienne de l'immeuble, lui sert bonne table et bon gîte.

Mais laisons notre Parisien raconter, par la plume de M^e Renard, sa villégiature au pays breton :

Un matin que je travaillais comme à l'ordinaire, j'entendis un grand coup de sonnette, un pas lourd et une grosse voix gaie dans l'antichambre. Comme je m'étonnais de ce bruit éclatant tout d'un coup au milieu de ma tranquillité coutumière, je vis entrer dame Ursule, toute rouge et affairée.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

— Monsieur me pardonnera de venir le déranger au milieu de son travail, répondit ma servante ; mais le curé de Sanlaville est là pour la bibliothèque.

On m'avait dit, en effet, que le défunt avait légué à son collègue, en souvenir de maintes parties d'échecs faites avec lui, tous ses livres et tous ses manuscrits précieux. Il venait les chercher, il était dans son droit.

— Faites entrer, dame Ursule.

— Entrez, monsieur le curé ! cria-t-elle.

Je vis alors un grand et solide gaillard, au cou de taureau, aux larges épaules, qui tenait son chapeau à la main. Une soutane trop courte laissait voir deux pieds énormes et deux mains rougeoaudes ; une toison rebelle de cheveux roux s'ébouriffait sur un front large, au-dessous duquel luisaient deux yeux très doux et très francs. Rien du prêtre, du reste ; et sans le costume et la tonsure, volontiers on l'eût pris pour un capitaine de gendarmes ou de cuirassiers.

— Excusez, monsieur, dit-il d'une voix joyeuse, cette invasion dans votre domicile. J'avais une matinée libre, et j'ai emprunté une charrette et un cheval à mon voisin l'aubergiste pour déménager mes livres. Si cependant cela vous était importun, je m'en retournerais comme je suis venu.

— Pas le moins du monde, monsieur le curé, m'empressai-je de riposter, et même, si je puis vous être utile...

— Pas besoin, j'en viendrai bien à bout tout seul.

Et le voilà faisant d'énormes paquets de livres qu'il emportait jusqu'à la charrette, comme s'il eût fait ce métier-là toute sa vie. Au bout d'une heure tout était fini, et les rayons dégarnis s'alignaient mélancoliques le long des murs. Dans la charrette, au contraire, les précieux volumes, soigneusement rangés par tas, s'empilaient, tandis que dame Ursule et le curé nouaient, au-dessus, un grand drap destiné à les préserver de tout accident. Quand tout fut prêt :

— Allons, adieu, Monsieur, me dit le curé, et merci de votre obligeance.

Je le regardai ; il était en sueur ; de grosses gouttes perlait sur sa figure.

— Vous n'allez pas partir ainsi, fis-je ; vous avez chaud et soif, sans doute. Dame Ursule, une bouteille du *Vin de la messe*. Vous ne refuserez pas de trinquer avec moi, monsieur le curé ?

— Volontiers, mais à condition que vous me rendrez ma visite et que vous viendrez voir mes fleurs.

— Affaire conclue, et à votre santé, monsieur le curé !

Il but d'un seul trait, se coiffa de son tricorne, empoigna un fouet qu'il avait déposé dans un coin en entrant, et, me tendant sa large main :

— Au revoir, monsieur, j'attends votre visite, maintenant.

Deux minutes après, la charrette lourdement chargée s'ébranlait au bruit des claquements sonores du fouet qu'il maniait magistralement.

Ce curé me plaisait. Cet air, à la fois militaire et bon enfant, cette gaité, cette courtoisie, cette exubérance de vie mêlée à certain air presque candide, tout cela m'était absolument nouveau. J'appelai Ursule.

— Dites-moi, dame Ursule, y a-t-il longtemps que ce curé-là est à Sanlaville ?

— Oh ! oui, Monsieur, il y a bien douze ans.

— Mais il est tout jeune ?

— Pardine, dans les trente-cinq, tout au plus.

— Est-il aimé dans ce pays ?

— Pour sûr qu'on l'aime ! Ah ! c'est un brave curé, pas fier et pas méchant, allez ! Va-t-on à la messe ? C'est bien. N'y va-t-on pas ? C'est sans doute qu'on a du travail pressé. Jamais de tracas avec lui ; il est toujours content et si adroit avec cela ! Il sait tout faire, quasiment comme une femme. Il vit tout seul, pas de servante, et il faut voir comme c'est tenu dans sa maison ! Et puis médecin encore ; et joliment habile. Louis Vincent, not^r voisin, qui s'est cassé la jambe... Eh bien, c'est le curé qui l'a guéri ; il lui a mis des planches autour, et la jambe s'est recollée. Toujours content, jamais malade, jamais grognon. Un bien brave curé, enfin ! Son seul péché, ce serait peut-être la gourmandise ; et encore, qui oserait le lui reprocher, puisqu'il n'en a pas d'autre ? Il fait joliment bien la cuisine, dans tous les cas ; c'est lui qui m'a appris.

Je voulus arrêter ce flux de paroles, mais quand dame Ursule était lancée, on ne l'arrêtait pas si aisément. Elle continua donc :

— Et puis doux avec les malades ; il fallait voir comme il était bon avec défunt mon maître. Jusqu'au dernier moment, il est venu le voir, et toujours une histoire gaie à lui raconter. Il faisait sa partie, il apportait des fleurs, des fruits de son jardin ; c'est qu'il en a, allez ! Il n'y a pas son pareil dans tout le pays pour savoir jardiner. Et savant ! Il en lit de ces livres !

J'étais de plus en plus intrigué et, deux jours après, je me dirigeais du côté de Sanlaville. Je devinai bien vite le presbytère. A côté de l'église, une vieille maison avec une vierge en plâtre sur la porte, et, devant, un jardin plein de fleurs. C'était là. J'entrai sans sonner et, presque aussitôt, j'entendis une voix joyeuse que je reconnus immédiatement.

* 1 vol. in-12, par M^e Georges Renard ; illustré par M^e Berthe Gay. Eggimann, éditeur, à Genève, 1896.